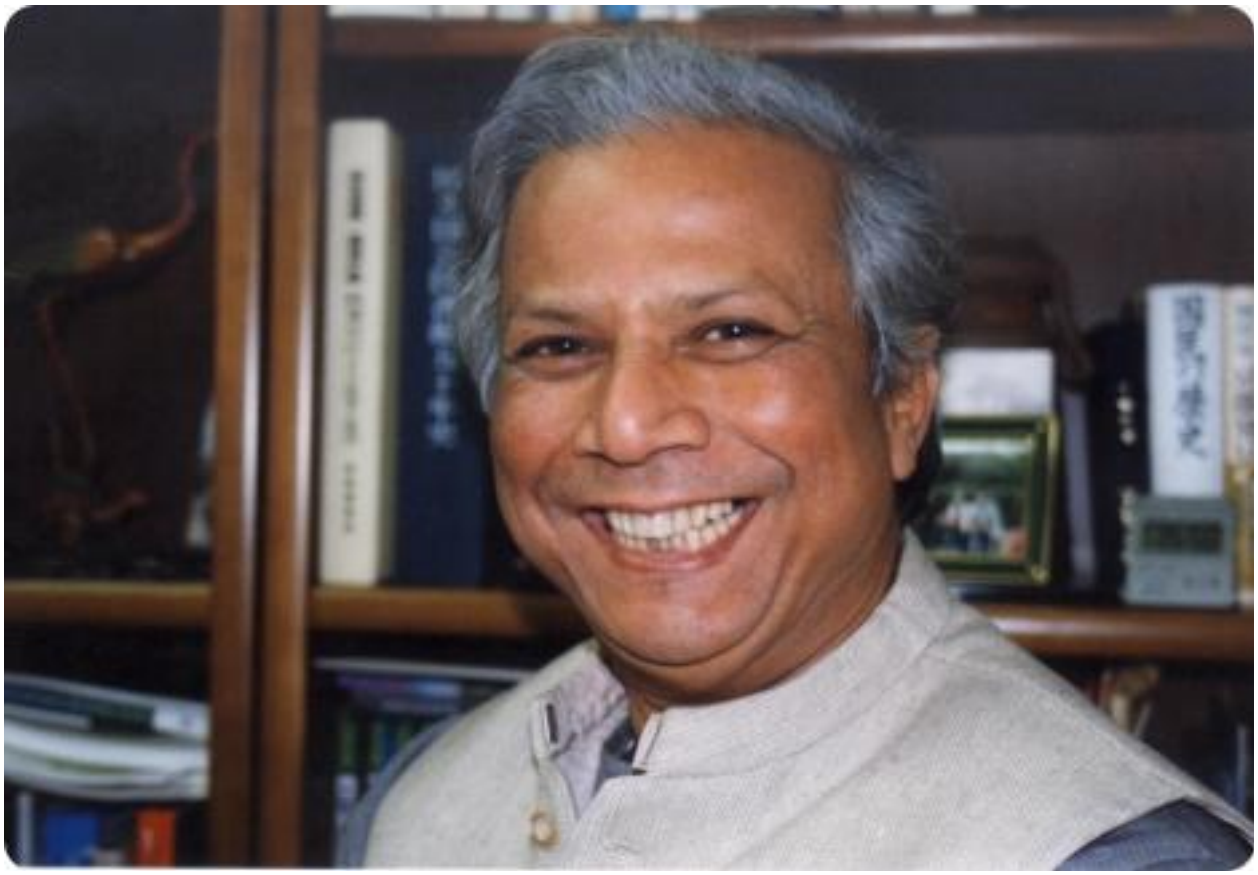
Le Nobel de la paix au banquier des pauvres

SIXTINE LÉON-DUFOUR.
Publié le 14 octobre 2006
Actualisé le 14 octobre 2006 : 10h47



Depuis 1976, avec la Grameen Bank, Mohammad Yunus a permis à six millions de personnes d'obtenir un microcrédit pour un total de cinq milliards d'euros.

Il y a trente ans au Bangladesh, Mohammad Yunus a créé le premier organisme de microcrédit.

INCONNU ou presque du grand public, c'est pourtant un grand Monsieur. Voilà trente ans que Mohammad Yunus se bat pour redonner leur dignité aux « *humbles et aux sans-grade* ». Trente ans qu'avec la Grameen Bank, cette « *banque des pauvres* » spécialisée dans le microcrédit créée par lui en 1976 au Bangladesh, il martèle que la pauvreté dans le monde ne pourra pas être éradiquée avec seulement des dons et des bons sentiments.

C'est son obstination à remettre des millions d'indigents sur la voie d'une spirale vertueuse en leur permettant de créer leur petite entreprise qui a été récompensée, hier, par le prix Nobel de la paix. En le lui attribuant, de même qu'à la Grameen Bank, le prestigieux jury d'Oslo a mis en lumière qu'«*aucune paix durable ne peut être obtenue sans qu'une partie importante de la population trouve les moyens de sortir de la pauvreté »*, a précisé son président, Ole Danbolt Mjoes. À 66 ans, Mohammad Yunus, « *très fier* », ne boudait pas son plaisir hier et a annoncé qu'il ferait don de sa récompense de 1,4 million de dollars à des bonnes causes. Encensé par Jacques Chirac et Bill Clinton, il « *reste concentré humainement sur son objectif, en toute simplicité et en sachant d'instinct déjouer les pièges de la vanité.*

On lui a maintes fois proposé des postes à responsabilité et très politiques, il a toujours refusé », explique Laurent Laffont, son éditeur *, devenu un intime aujourd'hui.

Avant de devenir ce « *prêteur d'espoir* », tel qu'il aime à se définir, Mohammad Yunus a nourri des ambitions plus banales : diplômé en économie de l'université de Dacca, puis de l'université américaine de Vanderbilt. Toutefois, plutôt que d'enseigner aux États-Unis, situation probablement plus confortable, il choisit de revenir à Dacca en 1974, dans un pays tout juste indépendant et déjà exsangue. Mais chaque jour qui passe, il mesure le décalage entre les théories économiques qu'il enseigne et le drame de la pauvreté. En 1976, ulcéré par les taux pratiqués par les usuriers, il prête un total de 27 dollars à quarante-deux femmes d'un petit village du Bangladesh. La Grameen Bank, premier organisme de microcrédit au monde, est née. Depuis, elle a prêté 5 milliards de dollars à un peu plus de 6 millions de personnes. Un comble : à l'exception de trois années noires, elle a toujours dégagé des bénéfices. De l'Asie, à l'Amérique latine en passant par l'Afrique, cette idée pionnière, qui consiste à octroyer de petites sommes destinées essentiellement à être investies dans le petit commerce, a fait des émules. Avec Mohammad Yunus, les pauvres, jusqu'alors exclus des systèmes financiers traditionnels, ont eu enfin droit au leur. Sûr et de bonne qualité. Un système qui leur permet de retrouver une certaine dignité et de valoriser « *l'esprit d'entreprise qui sommeille en tout homme,* » explique Yunus, qui a toujours prôné des idées libérales.

« Grameen telephone ladies »

Pragmatique, « *c'est loin d'être un mystique,* » précise Laurent Laffont, Mohammad Yunus est aussi un infatigable innovateur. Inlassablement, il teste toutes les expériences possibles pour lutter contre la pauvreté « *parce qu'elle n'a rien à voir avec une société humaine civilisée ».* Après des prêts aux étudiants ou aux mendiants, il a plus récemment équipé en portables des milliers de *« Grameen telephone ladies »* qui, tout en exerçant une activité profitable de location, permettent à des paysans ou des pêcheurs de vendre au meilleur prix leurs produits. Sa dernière invention ? Grameen Danone Food, une entreprise détenue à 50-50 avec le groupe de Franck Riboud, dont la mission sera de distribuer des yaourts aux populations mal nourries et de créer des centaines d'emplois pour des fermiers, des ouvriers et autres distributeurs.

« *Toujours avec simplicité et une extraordinaire capacité de pédagogie, je l'ai vu arriver à convaincre les grands de ce monde, pourtant des plus récalcitrants* », se souvient Maria Nowak, disciple et admiratrice de la première heure, également fondatrice en France de l'Adie, un réseau de micro-crédit. Il est vrai que, grâce à la ténacité de Mohammad Yunus, « *les banquiers aux pieds nus »* se sont imposés auprès de toutes les grandes institutions internationales comme l'une des solutions évidentes pour réduire l'immense fossé entre riches et pauvres, leur action permettant d'adoucir la confrontation entre le Nord et le Sud. C'est aussi ce qu'entendait saluer, au travers de Mohammad Yunus, l'Académie suédoise.

- Vers un monde sans pauvreté, Éditions JC Lattès, 1997

Même dans ses rêves les plus fous, Laxmi s'interdit d'imaginer qu'elle sera riche un jour. *« Impossible quand on ne possède pas le moindre lopin de terre ! »,* lance-t-elle. Ce qu'elle veut, c'est *« juste sortir de la misère, ne plus être exploitée par les usuriers, retrouver un peu de dignité ».* Pour elle et ses enfants-.

Nonara, son village, est situé au coeur de la « carpet belt », sur les vastes terres orientales de l'Uttar Pradesh (nord de l'Inde). C'est l'un des hameaux les plus déshérités de la région. Les petites mains y

sont mises à l'ouvrage très jeunes, surtout sur les métiers à tisser.

« A Nonara, la plupart des familles ont recours aux usuriers pour payer les dots, les mariages, parfois même les médicaments, poursuit Laxmi. *Les taux d'intérêt peuvent aller jusqu'à 120 % par an. »*

Alors, quand un travailleur social envoyé par le gouvernement régional de Lucknow est venu parler des Self Help Groups (SHG), elle a été immédiatement partante.

L'idée était de créer une coopérative financée grâce aux maigres économies des femmes du village. Cela serait possible si chacune acceptait de prélever ne serait-ce que 20 roupies (environ 35 centimes d'euro) par mois sur l'argent du ménage.

Lorsqu'une somme suffisamment importante aura été réunie, le groupe aura le droit d'emprunter à la State Bank of India (SBI) l'équivalent de trois fois le montant de son épargne. *« Grâce à ce microcrédit, nous pourrons enfin acheter une pompe pour le village. Et puis, tous les enfants pourront aller à l'école un jour, et ils seront tous vaccinés... »*, se prend à rêver Laxmi.

Le banquier Muhammad Yunus, Nobel de la paix sociale

Il y a trente ans, cet économiste du Bangladesh créait la Grameen Bank avec 27 dollars. Ses petits prêts ont permis à des millions de pauvres de créer leur activité.
On l'appelle le Banquier des pauvres. **« Prêteur d'espoir »,** corrige-t-il inlassablement. C'est à lui, Muhammad Yunus, 66 ans, et à la Grameen Bank, qu'il a fondée en 1976, que le comité Nobel a décerné, hier, son prix le plus prestigieux. Celui de la Paix. Étonnant ? Pas si l'on suit le raisonnement, très logique, du Norvégien Ole Danbolt Mooes, le président du Nobel : **« Une paix durable ne peut pas être obtenue sans qu'une partie importante de la population trouve les moyens de sortir de la pauvreté. »**

Des prêts à 61 millions de personnes

L'économiste de Chittagong - il enseigne dans sa ville natale - a accueilli la distinction avec un immense bonheur, qu'il ne cherche pas à dissimuler : « Je suis ravi, vraiment ravi. Vous soutenez un rêve pour former un monde débarrassé de la pauvreté. Ce prix, c'est celui qui compte. Cela va donner une bonne dose d'énergie au mouvement du microcrédit tout entier », a-t-il déclaré à la radio *NRK*. **« Je suis aussi fier pour tout le pays ! »**

Le pays ? 147 millions d'habitants, dont la majorité vit avec moins de 250 dollars par an. Né dans une famille de 14 enfants - dont cinq, morts en bas âge - le petit Mohammed fut très tôt repéré. Une bourse Fulbright l'envoie à l'université de Vanderbilt, dans le Tennessee, d'où il rentre au Bangladesh. Pour enseigner aux siens.

La terrible famine de 1974 bouleverse sa vie. Il emmène ses étudiants dans les campagnes où des milliers de personnes meurent. **« J'enseignais alors, comme bien d'autres, d'élégantes théories économiques, sans trop me poser de questions,** raconte Yunus dans *Le Monde diplomatique*. **Nous découvrîmes avec stupeur que ces gens étaient pris dans un cercle vicieux infernal. Il aurait suffi à chacun d'eux d'un dollar - et un seul - pour pouvoir s'en sortir. »**

Yunus remue ciel et terre. Bute sur les portes des banquiers. Garantit personnellement les emprunts des villageois de Joba. Puis, au bout de deux ans, crée son propre organisme de prêt, la Grameen Bank, ou banque du village. Capital : 27 dollars ! Il prête de petites sommes, sans aucune garantie aux plus démunis. Les pauvres lancent qui un commerce ambulant, qui une activité de maraîchage... Seule condition : se grouper par cinq et s'entraider. **« On ne supprime la misère qu'en donnant aux plus démunis les moyens de contrôler eux-mêmes leur destin »**, clame le prêteur d'espoir.

Trente ans plus tard, la Grameen a prêté à 61 millions de personnes. Son capital est détenu à 94 % par les emprunteurs, l'État contrôlant le reste. La Grameen a des petites soeurs un peu partout, de l'Ouganda aux États-Unis. **« Au Bangladesh, où rien ne marche et où il n'y a pas d'électricité, le micro-crédit fonctionne à la perfection »,** explique Yunus, qui recevra son prix le 10 décembre à Oslo. Il investira les 10 millions de couronnes suédoises (1,1 million d'euros) dans l'usine que la Grameen et Danone inaugureront à Dacca, le 7 novembre, pour produire à bon marché des yaourts hautement nourissants.

Bruno RIPOCHE.

Chirac salue "l'utopie concrète" de Yunus

lefigaro.fr (Avec AP).
Publié le 16 décembre 2006

Le président a reçu samedi après-midi le prix Nobel de la paix Muhammad Yunus, inventeur du micro-crédit. (AP / R. de la Mauviniere).

Le président a reçu samedi après-midi le prix Nobel de la paix Muhammad Yunus, inventeur du micro-crédit.

Jacques Chirac a félicité samedi Muhammad Yunus « pour son action contre la pauvreté et en faveur des plus démunis dans le monde ».Qualifiant le micro-crédit d' « utopie concrète », le Président a salué

« le succès d'une idée ambitieuse et généreuse fondée sur une intuition simple et économiquement rationnelle ».

Jacques Chirac, qui a souhaité que l'attribution de ce prix Nobel au « banquier des pauvres » soit l'occasion d'un « nouvel élan donné aux réflexions sur le financement du développement », a aussi rappelé que la France menait « une politique très active de micro-crédit », avec notamment la création d'une contribution de solidarité sur les billets d'avion pour lutter contre les grandes pandémies.

Le professeur bangladais prévoit de rencontrer dimanche le ministre de l'Intérieur et président de l'UMP Nicolas Sarkozy.

Paru dans l'édition du lundi 15 janvier 2007

Elle a créé une école nomade en Sibérie

C'était un projet un peu fou : au coeur de la Sibérie, offrir aux enfants du peuple evenk la possibilité de suivre des études sans quitter leur famille. Alexandra Lavrillier, une ethnologue française, a pourtant réussi à lancer cette « école nomade » qui, dans la taïga, voyage à dos de rennes.

MOSCOU *(de notre correspondante).* - Elle a les yeux d'un bleu presque translucide qui rappelle la transparence des rivières de Sibérie. Alexandra Lavrillier sourit, visiblement gênée de susciter un tel intérêt. Cette ethnologue française entend rester modeste : **« C'est une agréable surprise de voir l'intérêt qu'a suscité ce projet d'école. »** Pourtant, elle pourrait se pousser du col : elle est la première lauréate française du très prestigieux prix Rolex (1). La fondation de la marque suisse d'horlogerie l'a récompensée pour avoir créé une école itinérante, aux confins de la Iakoutie, en Sibérie.

Toute petite, à Paris, cette ethnologue de 36 ans, spécialisée dans l'étude des peuples sibériens, qui a fait ses études aux « Langues O » et à l'université de Paris-Nanterre, rêvait déjà de grands espaces. Elle part pour la première fois en Sibérie en 1994. Et n'en repartira presque plus. C'est là, quelque part entre le nord du lac Baïkal et le sud-ouest de la Iakoutie, qu'elle fait la rencontre des Evenks, un peuple qui compte quelques dizaines de milliers de personnes, éparpillées par petits groupes sur un territoire immense. C'est le coup de foudre. **« Je les ai trouvés accueillants,** explique l'ethnologue. **Ils avaient très bien préservé leur culture. »** De cette belle rencontre naîtra une solide amitié avec ce peuple... et Nadia, la fille d'Alexandra, blondinette pleine de vie, aux yeux en amande, âgée aujourd'hui de six ans.

Venus probablement du nord de la Chine (où ils sont également présents, sous un autre nom, celui de Toungouses), les Evenks vivent dans la taïga (la forêt sibérienne). Ils élèvent des rennes, cueillent de baies sauvages et chassent. **« Chez eux, le renne occupe une place centrale dans la société, avec de nombreux rituels. »** Sur cette terre aride, dotée d'un climat extrême, où une température de - 50° C n'est pas rare, l'Evenk se doit d'adopter le comportement idéal qu'il attribue à cet animal sacré, doté de pouvoirs secrets. **« Il doit être endurant, supporter le froid, ne pas parler pour rien et surtout, faire un usage parcimonieux de la nature, pour ne pas entamer sa régénération. »** Avec cet allié indispensable pour la chasse, qui sert aussi de guide pour les traîneaux, les Evenks se déplacent là où leur élevage les mène.

Dans ce monde à part, **« les enfants évoluent comme des poissons dans l'eau »,** explique la scientifique. Ainsi, lorsqu'elle a été témoin de l'arrachement des plus petits à leur famille pour aller vivre à l'internat, dans les villages les plus proches, à deux, voire cinq jours de voyage à dos de renne, Alexandra Lavrillier a été profondément touchée. Elle n'a pas su refuser l'aide que des parents evenks lui ont demandée. **« L'internat, c'est une obligation datant des années 1950, de la politique soviétique d'alphabétisation pour tous et de sédentarisation partielle, mais forcée, des populations. En partant vivre loin des leurs, ces**

enfants subissaient une coupure radicale. Ils ne voyaient leurs parents qu'une à deux fois par an. »

Après s'être confrontée au scepticisme du ministère russe de l'Éducation et des autorités locales, cette femme hors normes a pourtant pu voir naître son projet. L'école, composée de deux tentes et dont le mobilier est entièrement dépliable afin de pouvoir être transporté en traîneau, scolarise une douzaine d'enfants répartis sur plusieurs campements. Parmi les matières enseignées par les deux instituteurs (dont le mari evenk de l'ethnologue) : les arts plastiques, la géographie et la sauvegarde de la culture evenk. Mais pas seulement. L'outil informatique et l'anglais sont également abordés pour donner aux petits Evenks une ouverture sur le monde. Cette population est, en effet, très touchée par le chômage, et le taux de suicide y est élevé. Il faut donc armer ces enfants **« pour qu'ils puissent créer, un jour, leur minientreprise, en vendant, par exemple, des fourrures ou des souvenirs, et qu'ils sachent éventuellement faire appel à des sponsors extérieurs ».**

Entre les cours, les jeux avec les rennes et les déplacements fréquents (tous les trois à cinq jours, en été ; toutes les deux semaines en hiver), les journées de ces enfants sont chargées, **« mais ils en redemandent ! »,** s'enthousiasme Alexandra Lavrillier, radieuse.

Virginie PIRONON.

(1) Tous les deux ans, Rolex attribue des prix, d'environ 78 000 €, à des actions humanitaires ou éducatives. Renseignements : www.rolexawards.com

Bartabas en quête de la grâce artistique

Clément Marty, alias Bartabas, a créé en 1984 la troupe de théâtre équestre Zingaro qui propose actuellement à Aubervilliers le spectacle 'Battuta'.

Dans une interview réalisée par Fabienne Pascaud, il explique le sens de sa démarche artistique. "Travailler avec des chevaux, c'est un truc de taiseux. (...) Comme le travail des danseurs et des musiciens.

Comme eux, nous devons nous exercer des heures, souvent seuls, pour progresser. Ça apprend une humilité que n'ont pas toujours les comédiens. Ce n'est pas un hasard si j'ai plus d'amis dans la danse et la musique. Nous avons la même approche quasi ascétique, sacerdotale du métier. (...) On n'atteint pas la grâce sans technique. Et elle n'arrive que quand la technique est assimilée, dépassée. Car la grâce, c'est quelque chose de profondément humain. Les vieux danseurs y accèdent souvent, quand leur corps n'est plus aussi agile, et qu'ils doivent compenser en 'habitant' de tout leur être chacun de leurs gestes." Telerama

2006 marque un virage pour la philanthropie

La limite entre le monde des affaires et celui de la charité s'estompe, ce qui apporte un nouveau dynamisme à la philanthropie. Grâce aux performances boursières et à la hausse des salaires,

les dons devraient encore grimper en 2006 outre-Atlantique.
Le milliardaire Warren Buffett a défrayé la chronique en 2006. L' "Oracle d'Omaha", comme il est surnommé, a annoncé en juin dernier son intention de verser quelque 31 milliards de dollars, soit 23,6 milliards d'euros, à des organisations caritatives dirigées par Bill Gates. Non seulement ce don porte sur plus de 80% de sa fortune, ce qui constitue la plus grosse donation individuelle jamais réalisée aux États-Unis, mais son geste est particulièrement humble, puisqu'il n'exige pas que l'une des organisations porte son nom.

Egalement cette année, Bill Gates a déclaré qu'il se consacrerait entièrement à sa fondation à partir de 2008. Et pour mettre fin à la logique de "perpétuer son nom grâce aux donations", dans le sillage de son ami, il a indiqué que ses dons devraient être entièrement dépensés dans les 50 ans suivant le décès du dernier de ses trois administrateurs.

Selon Nigel Harris, président du cabinet de conseil en donation New Philanthropie Capital, interrogé par le Financial Times, le profil type du donateur est de plus en plus souvent celui d'un financier relativement jeune, qui a fait fortune, sans nécessairement provenir d'un milieu aisé. Nigel Harris constate également que ces généreux "self made men" souhaitent gérer eux-mêmes leurs dons. Une tradition quasi ancestrale puisqu'il en était de même pour les pionniers du genre tels que Cadbury, Rowntree et Wellcome. "Aujourd'hui, les Européens s'y mettent aussi, alors que pendant des décennies ils comptaient sur l'Etat providence pour jouer ce rôle social", relève Nigel Harris.

Autre tournant important: l'efficacité des programmes est aujourd'hui regardée de plus près. Ainsi, l'une des organisations caritatives de Bill Gates vise à collaborer avec des groupes aussi bien publics que privés pour commercialiser des médicaments avec un but lucratif limité. La limite entre le monde des affaires et celui de la charité s'efface un peu: c'est la "philanthropie hybride", explique le Financial Times. Ainsi, le fonds britannique Children Hedge Fund alloue explicitement une partie de ses profits à des fins caritatives. De même, Google.org s'est détourné du non lucratif pour se consacrer au développement de projets commerciaux à des fins sociales.

Mais d'aucuns s'interrogent sur le caractère charitable de certains programmes, tels que celui de Richard Branson, qui consacre 3 milliards de dollars aux énergies renouvelables, à travers la "Clinton Global Initiative", mais dans un cadre entièrement lucratif. Se pose bien sûr ensuite le problème des exonérations fiscales liées aux activités prétendument philanthropiques qui ne le sont pas. Autre inquiétude, contrairement à celle de Bill Gates qui se consacre beaucoup à la santé, les donations sont le plus souvent tournées vers la religion, la culture ou l'éducation. Les pauvres ne reçoivent donc qu'une petite part du gâteau.

Les élans de générosité cette année devraient outrepasser ceux de l'an dernier outre-Atlantique. Deux indicateurs avancés le confirment. Non seulement les salaires ont continué de grimper (le pouvoir d'achat des ménages a encore augmenté de 0,3% en novembre après 0,4% en octobre), mais les indices boursiers affichent une belle performance: le Dow Jones a grimpé de près de 16% sur un an, le S&P 500 affiche une hausse de 14% tandis que le Nasdaq, l'indice phare des valeurs technologiques à la Bourse de New York, a gagné 9%. En 2005, les dons aux États-Unis, pays traditionnellement le plus généreux au monde, ont atteint la somme de 260 milliards de dollars, dont 77% sont le fait des particuliers.
Caroline Mignon

Rania : « Je suis inquiète de la fracture entre Occident et monde arabe»

Dans un entretien au «Figaro» , la reine Rania de Jordanie appelle au respect de la sacralité de la religion et «s'oppose à toute personne qui l'insulte».

Rania de Jordanie : *«Il est très important que les modérés de chaque camp joignent leurs efforts, se rassemblent, communiquent, construisent des ponts, afin que nous nous connaissions mieux.»*
(AP/M. Spencer Green).

LE FIGARO. - Êtes-vous inquiète du fossé qui se creuse entre l'Occident et le monde arabo-musulman ?
Rania de Jordanie. -Trè

s inquiète. Le monde se fracture de plus en plus et la suspicion grandit. Chaque camp voit l'autre au travers de stéréotypes. Le monde arabe est convaincu que l'Occident nourrit de mauvaises intentions à son égard. Tandis que l'Occident considère le monde arabe comme une bande d'extrémistes ou de terroristes. Or, plus les divisions se creusent, plus les extrémistes se renforcent. Ce sont eux qui vont remporter la mise, parce qu'ils veulent voir le monde divisé. Et quand je parle des extrémistes, je ne parle pas uniquement des extrémistes musulmans, mais des radicaux de toutes les religions. Car leur but commun est un changement profond des rapports de forces. C'est pourquoi il est très important que les modérés de chaque camp joignent leurs efforts, se rassemblent, communiquent, construisent des ponts, afin que nous nous connaissions mieux. Sinon, les extrémistes domineront la scène, et ce sera catastrophique pour le monde, pas uniquement pour le Moyen-Orient, soyez-en sûrs.

Comment réduire ce fossé ?
La priorité est de traiter le problème qui est au coeur des frustrations et des récriminations de tous les

Arabes : la question palestinienne. Cette injustice n'a que trop duré. C'est un poison qui plonge ses racines dans notre région, mais qui se répand dans le reste du monde. Comme un mur qui bloque les bonnes intentions entre nos deux mondes. Même quand la guerre en Irak a été déclenchée par les Américains, les gens ont vu cela comme une campagne plus large de l'Occident contre le monde arabe. Ils ne dissocient pas le problème irakien du problème palestinien. Mais déjà, si vous régliez la question palestinienne, la population réaliserait qu'enfin l'Occident met un terme à nos souffrances. Cela faciliterait le rapprochement entre nos cultures. Ainsi les groupes terroristes comme al-Qaida ne pourraient plus gruger les jeunes au nom de la cause palestinienne.

Comment vaincre le terrorisme qui touche également l'Europe maintenant ?
Plus de musulmans que de chrétiens ont été tués dans des attaques terroristes, il faut le rappeler. Face au terrorisme, nous sommes tous dans le même bateau. Tous les modérés, musulmans, juifs et chrétiens doivent se liguer contre les extrémistes issus de ces trois religions. La ligne de fracture entre vous et nous n'est ni la religion, ni la culture, ni la nationalité, elle se situe entre les modérés et les extrémistes au sein de chaque religion. Nous sommes plus nombreux, si nous résonnons ainsi. Le problème c'est que nous ne coopérons pas entre gens de raison de chaque religion. Aussi longtemps que vous vous renfermez sur votre identité ou votre religion, les malentendus augmenteront. Regardez ce qui se passe en Irak. Les gens se sentent menacés, ils se replient sur leur communauté.

Peut-on parler aux terroristes pour réduire la menace ?
Cela dépend lesquels. Nous ne pouvons pas parler avec al-Qaida. Parce qu'ils ont dépassé toutes les bornes. Mais avec les groupes qui ont un agenda politique, il faut les considérer comme des entités politiques, et dialoguer avec eux pour les intégrer au système politique. Vous devez considérer chaque groupe séparément. Ils ont différentes approches idéologiques et différents agendas. Si vous ne les différenciez pas, vous ne traiterez pas les causes de leur essor. Vous ne pouvez pas dire qu'al-Qaida est identique au Hezbollah ou au Hamas. L'approche à l'égard des groupes terroristes doit être plus fine. Le dialogue ne heurte jamais. Au contraire cela les amène à évoluer et à s'interroger sur leur positionnement. Doivent-ils entrer à l'intérieur du système donc accepter les règles du jeu ? Ou au contraire rester à la marge au risque de se transformer en de vagues entités voyous.

Que vous inspirent les dernières déclarations du Pape sur l'islam ?
Ce fut un incident malheureux à un moment très sensible. C'est pourquoi nous devons faire très attention au contexte de telle ou telle déclaration. Celui des tensions entre l'Occident et le monde arabo-musulman, malheureusement aggravé par l'affaire des caricatures du prophète Mahomet. Il y a eu dernièrement un certain nombre d'incidents qui n'ont fait qu'accroître ces tensions et ont rendu les gens encore plus intolérants, encore plus fermés aux critiques. Entre la liberté d'expression et la sacralité de la religion, l'équilibre est très difficile à trouver. C'est pourquoi en raison précisément des tensions existantes, on doit faire encore plus attention quand on parle de sujet très sensible. Je ne dis pas qu'il faut imposer une censure. Mais nous devons pratiquer nous-mêmes notre propre censure sur ces sujets si délicats. Nous devons être responsables. La liberté oui, mais sans pourtant attaquer d'autres identités ou insulter d'autres cultures. De notre côté, si le monde musulman a un problème avec ce qui est dit sur l'islam, la violence ne peut pas être un moyen d'expression ou de réaction. Cela ne fait que renforcer les stéréotypes sur la violence des musulmans.

Que dites-vous aux Français qui pensent qu'il est impossible de critiquer l'islam ?
Nous devons être vigilants quand on parle de religion. C'est un sujet particulier. On doit en respecter le

caractère sacré. Dire que l'on ne peut pas critiquer une religion est une erreur. On doit pouvoir débattre. Mais il y a une différence entre un débat objectif sophistiqué et de pures insultes. Je m'oppose à toute personne qui insulte la religion parce que cela insulte les croyants en cette foi. Ce n'est pas une attitude responsable et cela va à l'encontre de la décence.

« La priorité est de traiter le problème qui est au coeur des frustrations et des récriminations de tous les Arabes : la question palestinienne »

« Nous sommes dans le même bateau. Tous les modérés, musulmans, juifs et chrétiens doivent se liguer contre les extrémistes issus de ces trois religions »

Le curé promoteur a logé 30 000 personnes

Aujourd'hui, c'est la XIXe Journée mondiale du refus de la misère. Partout en France, des initiatives sont saluées. Bernard Devert a logé 30 000 personnes en plus de vingt ans. Ce prêtre lyonnais construit pour les pauvres dans les quartiers riches, là où le prix au mètre carré est insensé et le mur de l'argent, infranchissable. Serviteur du bon Dieu et agent immobilier : drôle de taulier, le curé !

S'il n'y avait la petite croix d'argent au revers de l'élégant blazer bleu marine, il aurait tout l'attirail du cadre sup' : un emploi du temps de citron pressé, une « PME » de 94 salariés à diriger et 10 000 actionnaires à satisfaire. Cette année, Bernard Devert, 59 ans, fondateur et patron d'Habitat et Humanisme livre 500 logements. Dont une coquette maison de trente appartements pour des gens en grande difficulté, des étudiants fauchés et des familles sauvées de l'exclusion radicale en plein Versailles, chez les bourgeois opulents. Il n'en est pas peu fier : **« Au départ, les Versaillais ont fait les gros yeux. Et puis, c'est passé. Nous bâtissons pour les pauvres chez les riches. Pour que tout le monde se mélange, se voit et s'accepte. La misère s'est durcie. Être pauvre hier, c'était avoir besoin d'argent. Aujourd'hui, être pauvre, c'est quand l'argent n'a plus besoin de vous. »**

La petite entreprise de Bernard Devert boxe avec la crise. Habitat et humanisme pèse 20 millions d'euros, a soufflé ses 21 bougies, mobilise 1 500 bénévoles répartis sur toute la France en 42 associations locales, collecte des sommes rondelettes auprès de 10 000 investisseurs qui souscrivent à la société foncière, à son fonds commun de placement, son contrat d'assurance vie et à ses sept agences immobilières à vocation sociale qui accompagnent fermement les locataires : **« Chez nous, tout le monde paye un loyer, même symbolique. Payer un loyer, c'est exister. Accorder un crédit, c'est faire confiance. Nous n'avons qu'1 % d'impayés. »**

À quoi carbure-t-il, l'abbé logeur ? **« A la fragilité humaine. À l'idée d'une société plus juste. Il y a 3,5 millions de mal-logés en France et les prix immobiliers ont la fièvre. Ce n'est pas bon, la fièvre, c'est signe de maladie sociale. Si on continue, on va accumuler les frustrations, les désespoirs, les ruptures, les violences. On peut résister à la logique du marché qui s'est emballé. On doit résister. »**

Lui, ça lui a pris un soir d'hiver 1985. À l'époque, Bernard Devert, gosse de riches des beaux quartiers lyonnais, est promoteur immobilier. Il se rend à l'hôpital pour visiter une vieille dame qui a tenté de se suicider, brisée par la démolition de la maison où il construit une résidence. Elle lui balance dans les dents : **« Vous avez arrêté ma vie avec votre fric. »** Il n'a pas 40 ans. Il n'est pas un salopard. Il crée Habitat et Humanisme. Deux ans après, il est prêtre. Il reste déculpabilisé vis-à-vis de l'argent, de ses mécanismes, de son efficacité mêlée de cruauté : **« Construire, pour moi, c'est mettre en travaux pratiques mes homélies, relayer le cri de prophète de l'abbé Pierre qui avait hurlé en 1954 : au secours, les amis, il faut loger les pauvres et déloger en vous ce qui amène au refus de l'autre. »**

Il repart dans Paris, attaché-case en main, négocier avec un banquier. Hier, il était à Limoges pour un débat à la radio. À la fin de la soirée, un cadre en retraite s'est approché de lui. Il en a fait un bénévole. Un « apôtre » de plus : **« Ceux qui nous rejoignent ont un peu ce profil-là : des gens qui ont des moyens et du temps. Et qui se demandent : tiens, qu'est-ce que je fais de ma vie · J'ai de quoi les occuper. J'embauche. »**

François SIMON.

Habitat et Humanisme, 69, chemin de Vassieux, 69300 Caluire ; Implanté dans sept départements de l'Ouest ; tél. 04 72 27 42 58 ; site Internet. *www.habitat-humanisme.org*

Jacqueline Beytout la Grande Dame a tiré sa révérence

Propriétaire et présidente du quotidien économique Les Échos jusqu'en 1988, Jacqueline Beytout s'est éteinte samedi. Elle avait 88 ans.

PRESSE SON NOM restera lié à celui du principal quotidien économique français, Les Échos. Si elle rêvait de créer un magazine médical, Jacqueline Beytout s'est fait un nom dans la presse économique presque par hasard, lorsqu'elle est devenue présidente des Échos. C'était au début des années 1960. Le quotidien économique, fondé en 1908 par les Servan-Schreiber, se retrouve au coeur de dissensions familiales et ses propriétaires décident de le vendre.

Pierre Beytout, mari de Jacqueline et dirigeant du laboratoire pharmaceutique Roussel-Uclaf, est sur les rangs. Mais les choses traînent en longueur.

Un matin de 1963, le représentant de Jean-Jacques ServanSchreiber sonne à l'improviste chez les Beytout. Dans sa poche, il a une option de vente valable jusqu'à 15 heures. Pierre Beytout et son épouse se décident alors très vite, comme elle le racontera ensuite au journaliste Jean Bothorel (1). « J'ai couru à la banque retirer un chèque certifié. Le soir, quand mon mari est rentré, je lui ai dit : « Ce journal que vous vouliez tant, vous l'avez. » Il m'a regardée: « Vous avez acheté l'ingérabilité des Échos, donc débrouillezvous. » Je me suis débrouillée. »

Propulsée à la vice-présidence du groupe et responsable de la publication des Échos en 1964, Jacqueline Beytout découvre une maison « d'un archaïsme incroyable » . En deux ans, elle prend les pleins pouvoirs et s'attelle à la tâche.

Un quart de siècle plus tard, elle en fait un groupe prospère, auquel elle ajoutera d'autres publications, notamment Le Panorama du médecin. Au fil de ces années à la tête des Échos, elle s'impose comme une véritable patronne de presse, soucieuse de l'indépendance de son journal.

En 1986, elle nomme à la tête de la rédaction son petit-fils, Nicolas Beytout, aujourd'hui directeur de la rédaction du Figaro.

Le chiffre d'affaires dépasse 60 millions d'euros, les bénéfices 9 millions et la diffusion 87 000 exemplaires en 1988. Cette année-là, elle décide de vendre son entreprise au groupe britannique Pearson, éditeur du prestigieux Financial Times. Pour Jacqueline Beytout, cette décision relève tout simplement du bon sens.

« La raison principale de cette vente, c'est ma volonté de préserver ce groupe, expliquera- t- elle dans un entretien au Monde. Car s'il m'arrivait quelque chose, mes héritiers paieraient 57 % de droits de succession. Et ils seraient alors contraints de vendre précipitamment et dans de mauvaises conditions ; je préfère anticiper pour ne pas que l'entreprise explose. » Elle prend donc les devants. À ses yeux, la vente à Pearson présente aussi l'avantage de consolider l'indépendance et la qualité des Échos selon des canons anglo-saxons.

Elle refuse de renier sa signature

Mais cette vente à un étranger passe mal en France. La classe politique s'emballe… Édouard Balladur, alors ministre des Finances, oppose son veto en raison de la présence du magnat américain Rupert Murdoch au capital de Pearson. Celle que le Financial Times surnomme « la grande dame de la presse française » fait front. Elle a déjà conclu avec Pearson et elle refuse de renier sa signature. Le coup est dur pour Jaqueline Beytout, qui cherche, avant tout, à donner un avenir stable à son entreprise. « C'est ennuyeux, déclaretalors, de voir qu'on joue ainsi avec le sort de trois cents salariés. » Mais elle refuse qu'on la jette « dans les bras de quelqu'un que je n'aurais pas choisi » . Cette femme de tête va jusqu'à suspendre la parution du quotidien économique. Elle finit par obtenir gain de cause.

En 1989, pourtant, elle quitte Les Échos, en désaccord avec le nouvel actionnaire. Après un an de silence, elle revient sur le devant de la scène avec plusieurs projets : une maison d'édition, Tsuru, puis un magazine économique, Entreprendre en Méditerranée, publié à Marseille, sa ville natale. Jacqueline Beytout est aussi une femme de conviction. En 1993, dans son livre Mille milliards de milliards, écrit avec Jean-Paul Pigasse, elle s'insurge contre le poids de l'État dans l'économie. « La France, expliquetau Figaro, est le seul pays démocratique où les citoyens sont au service de l'État, alors que partout ailleurs, l'État est au service des citoyens. »

Plus tard, dans Le coq gaulois ne chante plus, il est en RTT, elle repart à l'attaque contre cet État « incapable de gérer son immense fortune qui est aussi celle des Français ».

(1) Celui qui voulait tout changer, les années JJSS, Robert Laffont.

Jean-Yves Riaux s'est fait le charpentier de Dieu

Que faire quand on arrive à l'âge de la retraite. Vivre pour soi ? Aider les autres ? Et pourquoi pas construire une église en Afrique... C'est ce qu'a fait Jean-Yves Riaux, à 60 ans passés.
« Construire, ça élève l'âme », dit-il.

Charpentier et ancien chef d'entreprise, près de Rennes, Jean-Yves Riaux a participé à la construction d'une église en bois, au Cameroun. Philippe Chérel

Pour ses soixante ans, Jean-Yves Riaux s'est fait offrir un établi. Celui de ses jeunes années - sur lequel il avait bâti son chef-d'oeuvre de compagnon - n'était plus bon à rien. À l'heure où d'autres abandonnent le travail, lui a choisi de reprendre la scie et l'équerre, de retrouver le goût de la sciure. Avec l'envie d'organiser sa vie **« pour donner un peu de temps à ceux qui en ont besoin ».** Fils, petit-fils, arrière-petit-fils de charpentier à Montgermont, près de Rennes, il était devenu patron d'une entreprise de soixante personnes, avant de devoir la céder, la mort dans l'âme, quand les banquiers ont arrêté de le suivre.

2003. Le jeune retraité apporte ses conseils à la construction d'une scierie au Cameroun. Séduit par l'ouvrage, l'évêque de Doumé, Mgr Ian Ozga, lui tend les plans d'une église et lui demande de la bâtir. **« J'ai dit : « Oui, mais pas ce projet-là, il est moche. »** L'évêque ne se vexe pas. L'église de Mindoro sera en bois. Une architecte rennaise de l'agence Perrin-Martin la dessinera. Le charpentier de Montgermont l'érigera, bénévolement.

Décembre 2005. La saison des pluies est terminée dans la province du Haut Nyong. Le chantier commence par le terrassement et les fondations des douze poteaux, douze parce qu'il y a douze apôtres. Le bâtiment, en forme de croix, fera plus de 1 000 mètres carrés.

Jusque-là, les fidèles se réunissaient dans une étable de 80 mètres carrés

Mi-février 2006. Le béton est sec. Avec l'aide de dix ouvriers, embauchés dans ce village de 4 000 âmes, et de deux jeunes Bretons emportés dans ses valises pour en faire des chefs d'équipes, Jean-Yves Riaux se fait le charpentier de Dieu.

Dans la forêt voisine, il faut d'abord choisir les arbres. Les poteaux seront en tali, la charpente et les murs à claustra en kossipo. **« Nous avons travaillé dans les conditions qui étaient celles des années 50-60 en France,** raconte Jean-Yves Riaux : **à la main, à l'herminette, au treuil, à la corde... J'ai fabriqué mes échafaudages sur traîneaux, comme on faisait au Moyen Âge. »** Il a profité du chantier pour assouvir une de ses préoccupations : transmettre un peu la technique et le savoir accumulé en quarante ans de métier.

La charpente achevée, selon la tradition, un bouquet a été dressé à son sommet, flanqué des deux drapeaux bretons et camerounais. L'équipe, accrochée à la dernière ferme, a pris la pose pour une photo-souvenir et puis tout le monde a bu une bière. L'imam du village, un peu jaloux, n'a pas eu besoin d'insister beaucoup. Un week-end, profitant de son repos, le charpentier breton est allé construire la charpente de la future mosquée.

Fin avril, la couverture en tôles rouges et les murs d'enceinte étaient posés. La magie voulue par l'architecte opère : **« L'air et la lumière passent. Cela crée une ambiance douce. Selon où l'on se place, on voit la forêt à travers les murs. »**

Avant de reprendre l'avion pour la France, Jean-Yves Riaux n'a pas pu s'empêcher de glisser, ici ou là, quelques signes de sa marque. Une hermine sur une pièce du clocher. Une de ses devises au plafond du choeur. *Facit spere*, « fais et espère ».

« Construire, ça élève l'âme, pense-t-il. **J'ai vu, au fil du chantier, les gens devenir plus engagés, s'intéresser au boulot. Fallait voir leur fierté quand on a posé le premier poteau. »** Sur la charpente, à 15 m de haut, dix heures par jour, sous le soleil tropical, il a pris conscience aussi qu'il n'avait plus vingt ans. **« J'en ai bavé. Je ne pratique pas habituellement la prière, mais là, ça me venait naturellement. Il fallait se remonter le moral. »**

L'église est presque achevée. Un dernier voyage est prévu en décembre pour quelques finitions.

Serge POIROT.

Paru dans l'édition du lundi 18 septembre 2006

Marie rebondit dans la vie sur un fil de soie

Marie Foyer, 55 ans, élève des chenilles depuis des années. Sa petite entreprise décolle enfin. Jusqu'à lui permettre de s'accorder royalement 500 € par mois. En Anjou, le bonheur de cette femmemarquée par la viea éclos dansune maison troglodyte.

Ici, c'est Souzay-Champigny, paysage magnifique en bord de Loire. Il faut donner de la jambe pour grimper le chemin de la falaise et pousser la porte d'une maison troglodyte, ces demeures typiques creusées dans la roche. La lumière de cette fin d'après-midi joue au clair-obscur avec les objets. Il règne un délicieux désordre sous la voûte de tuffeau de l'atelier avec, pêle-mêle, des kilomètres de soie brute. Baignées dans des teintures végétales, coupées à la bonne longueur et enroulées sur une cartonnette, elles iront rejoindre les présentoirs, palettes impressionnistes aux couleurs tendres, d'une boutique française, belge ou suisse. *Les soies de Marie,* fils ou rubans, se taillent un certain succès. L'entreprise créée voilà trois ans par Marie Foyer, Normande d'origine, est atypique.

À l'extérieur, dans le jardin surélevé, Ginette et Eugénie, deux chèvres indisciplinées, font des cabrioles sous le regard indifférent des chiens. La demeure, encore en chantier, est un

petit paradis. **« C'est la septième maison troglodyte que je restaure et la dernière… »,** raconte Marie, en actionnant un rouet à l'antique. Elle l'utilise pour montrer comment se dévide un cocon. Le « vrai » travail se fait avec un engin électrifié. La matière première *Des soies de Marie* provient pour 10 % de l'élevage maison. Ce jour-là, les éris, chenilles mutines, moins sages que leurs cousins germains bombyx, ne vagabondent pas au plafond. Et il n'est pas besoin d'aller cueillir les feuilles de mûrier dans le jardin ou la plantation à quelques kilomètres. La table d'élevage est moins souvent occupée.

« Nous avons élevé jusqu'à 450 000 chenilles. C'est de plus en plus difficile à cause des insecticides. Il nous faut importer davantage de soies brutes », indique la sericicultrice. Elle s'est initiée à l'élevage des vers à soie en 1984. Comme pour les troglodytes, ce fut le coup de foudre et un cap dans les ouragans de sa vie. Le divorce, par exemple. Il s'est fait sans déchirement ou éclats de voix, mais aussi sans boulot. Elle qui avait partagé les entreprises de son époux s'est retrouvée seule, sans statut, avec trois enfants. **« Pendant six mois, je n'avais guère que les allocations familiales pour faire bouillir la marmite. »** Un emploi dans une association de sauvegarde du patrimoine a donné de l'oxygène. Elle a démissionné pour créer une magnanerie, un élevage de vers à soie, au Coudray-Macouard, ravaudant ainsi les fils d'une histoire oubliée.

« Tours était une capitale de la soie avant Lyon grâce à Louis XI. Au XIXe siècle, il y avait encore une centaine de petits sériciculteurs. Sauf que la région de Saumur avait la triste réputation de faire la plus mauvaise soie. » Une soie rustique, au fil irrégulier, que Marie s'est justement attachée à remettre en vogue. Elle a obtenu le soutien de l'Anvar (Association nationale de valorisation de la recherche) pour travailler sur l'élevage de l'éri, mieux adapté à la production de cette soie rustique. **« Maintenant, il faudrait concevoir des machines pour carder et filer les cocons, mais personne ne veut suivre. »**

À défaut, elle se tourne vers l'Inde et Madacasgar. Elle s'approvisionne en respectant les canons du commerce équitable. Échange fructueux. Dans une coopérative malgache, rassemblant 70 femmes, on filait la soie avec un fuseau. La sericicultrice angevine a offert un rouet. Il a été dupliqué sur place. Pendant des années, elle a bossé des heures et des heures, sans compter sa peine et pour presque rien. Cahin-caha, elle a réussi à s'en tirer. **« Ma seule angoisse était l'avenir des enfants. Ils sont maintenant autonomes. Jusqu'à peu, je n'avais pas un sou devant l'autre. Peu m'importe, je préfère une vie riche de rencontres, d'émotions et de plaisirs que de m'enquiquiner dans un bureau toute la journée. »** Depuis un an, Marie peut s'accorder royalement 500 € par mois. **« Je commence à m'habituer à gagner de l'argent… Cela va devenir un problème »,** lâche-t-elle en souriant dans son univers très zen.

Thierry BALLU.

Décès de l'économiste américain Kenneth Galbraith 4/06

Le « Maître » s'est éteint à l'âge de 97 ans. Grand visionnaire, plein de bon sens, il nous laisse 33 livres. Il était l'un des auteurs les plus lus de l'histoire des sciences économiques.

Le New York Times a annoncé dimanche que l'économiste américain Kenneth Galbraith, qui s'était consacré à des thèmes controversés comme la répartition des richesses dans la société, était décédé samedi à l'hôpital de Cambridge dans le Massachusetts (à l'est des Etats-Unis). Il avait 97 ans.

Kenneth Galbraith est l'un des auteurs les plus lus de l'histoire des sciences économiques. Il a écrit 33 livres dont «La société d'abondance», une des rares œuvres ayant contraint une nation à réexaminer ses valeurs, souligne le journal.

Conseil des dirigeants du pays

Ecrivain fluide, y compris sur les sujets les plus ardus, Galbraith a été fréquemment consulté par les dirigeants du pays, qu'il acceptait volontiers de conseiller gratuitement, même si ses avis étaient plus souvent ignorés que suivis, fait encore valoir le journal.

Longtemps conférencier, sur plusieurs générations, à l'université d'Harvard, Kenneth Galbraith à participé pendant près de 70 ans au débat politique américain, des années 30 aux années 90, influençant les idées des dirigeants du parti démocrate.

Il avait notamment formé Adlai Stevenson, le candidat démocrate malheureux à la présidence des Etats-Unis en 1952 et 1956, aux subtilités de l'économie keynésienne, avant de conseiller le président John Kennedy, dont il a été l'ambassadeur en Inde.

Avec 33 livres à son actif, il était l'un des auteurs les plus lus de l'histoire des sciences économiques.

Le New York Times a annoncé dimanche que l'économiste américain Kenneth Galbraith, qui s'était consacré à des thèmes controversés comme la répartition des richesses dans la société, était décédé samedi à l'hôpital de Cambridge dans le Massachusetts (à l'est des Etats-Unis). Il avait 97 ans.

Kenneth Galbraith est l'un des auteurs les plus lus de l'histoire des sciences économiques. Il a écrit 33 livres dont «La société d'abondance», une des rares œuvres ayant contraint une nation à réexaminer ses valeurs, souligne le journal.

Conseil des dirigeants du pays

Ecrivain fluide, y compris sur les sujets les plus ardus, Galbraith a été fréquemment consulté par les dirigeants du pays, qu'il acceptait volontiers de conseiller gratuitement, même si ses avis étaient plus souvent ignorés que suivis, fait encore valoir le journal.

Longtemps conférencier, sur plusieurs générations, à l'université d'Harvard, Kenneth Galbraith à participé pendant près de 70 ans au débat politique américain, des années 30 aux années 90, influençant les idées des dirigeants du parti démocrate.

Il avait notamment formé Adlai Stevenson, le candidat démocrate malheureux à la présidence des Etats-Unis en 1952 et 1956, aux subtilités de l'économie keynésienne, avant de conseiller le président John Kennedy, dont il a été l'ambassadeur en Inde.